







LE LAC





YANA VAGNER

# LE LAC



Traduit du russe par Raphaëlle Pache

MIROBOLE ÉDITIONS



DU MÊME AUTEUR

*Vongozero*, Mirobole, 2014

© Yana Vagner, 2012  
ouvrage initialement paru sous le titre  
*Zhivye ludi*  
chez Eksmo, Moscow, 2012

Publié en langue française avec l'accord de l'Agence littéraire  
Banke, Goumen & Smirnova en Suède

© Mirobole, 2015, pour la traduction française  
Mirobole Éditions  
106, rue Dubourdieu  
33800 Bordeaux  
[www.mirobole-editions.com](http://www.mirobole-editions.com)

Photographie de couverture © Han van Vonno, © Oleksandr Rozhov,  
© Joey 333  
Conception graphique : Pierre-Olivier Planty





Je n'arrive pas à m'imaginer ce qu'elle a pu ressentir, enfermée avec son fils dans son appartement, séparée du chaos et de la mort par une mince porte et deux serrures finlandaises. Deux semaines. Deux semaines de cruels dilemmes : sortir ou rester ? Allumer la lumière ou demeurer dans l'obscurité ? Mesurer la baisse de ses piètres provisions – les conserves reçues la dernière fois où elle s'était résolue à sortir de chez elle, le lendemain de la visite de Liza qui s'était assise devant sa porte, dans l'escalier, sans même demander qu'elle lui ouvre, non, elle était juste restée assise là, longtemps, plusieurs heures ; tout en écoutant la respiration lourde et saccadée de Liza qui lui parvenait de l'autre côté de la porte, elle n'avait eu alors qu'une pensée : que sa sœur s'en aille au plus vite, parce que le camion de denrées alimentaires allait passer de bonne heure le lendemain matin et qu'elle devrait ouvrir.

Emmener chaque fois le gamin avec elle la terrifiait plus que de le laisser seul à la maison, et ce dernier matin, elle était sortie avec une voisine, parce que ensemble, c'était tout de même moins dangereux, quoique à bien y réfléchir, comment deux femmes pouvaient-elles être en sécurité ? Auparavant, Youra du dixième

étage les accompagnait, mais ce matin-là, il ne leur avait pas ouvert quand elles avaient sonné chez lui ; pour tout dire, il ne s'était même pas approché de la porte et elles n'avaient pas eu besoin d'explication, on entendait ses violentes quintes de toux, quelque part dans les tréfonds de son appartement, alors elles avaient dévalé les escaliers à la hâte ; la voisine avait marmonné : « Et voilà, au tour de Youra maintenant », les yeux brillant au-dessus de son épais masque de gaze, et elles n'en avaient pas reparlé ; de toute façon, elles n'échangeaient plus que de rares paroles, et pas seulement à cause de leur masque, mais parce que tout ce qu'elles pouvaient se dire ne nécessitait pas d'être énoncé à haute voix pour s'avérer parfaitement clair.

Elles couraient dans la rue glaciale, s'enfonçant parfois jusqu'aux chevilles dans une neige sale et friable – le nettoyage des rues était désormais un luxe qu'on ne pouvait plus se permettre –, et elle pensait : *Quarante minutes, une heure maximum, la file d'attente est de plus en plus courte, il ne va rien se passer ; il ne va pas ouvrir le robinet, il ne va pas mettre les doigts dans une prise, et même si quelqu'un – n'importe qui – sonne à la porte, il n'ouvrira pas, parce qu'il ne peut pas atteindre le verrou du haut, il est en sécurité.*

Elles couraient et le camion apparaissait déjà au bout de la rue, une croix rouge grossièrement tracée sur son flanc, avec la foule clairsemée et disparate qui se massait autour et dont elle s'efforçait machinalement d'évaluer l'importance – oui, dans les quarante minutes, si une vieille (curieusement, c'étaient toujours des vieilles et non des vieux) ne bloquait pas toute la file d'attente parce qu'elle aurait oublié ou perdu son talon, car alors monteraient les glapissements aigus d'un petit scandale aussi

pitoyable que bref, qui l'empêcherait de regagner ses pénates avant une heure minimum.

Courir s'avérait plus aisé maintenant que la neige était damée et compacte comme de l'asphalte, vu que dès l'aube – le camion arrivait en effet très tôt, quand il faisait encore nuit –, tous ceux qui étaient encore capables de sortir accouraient là, et il s'en trouvait toujours en nombre suffisant, tandis que les cours d'immeubles étaient devenues impraticables avec leurs congères malpropres entre lesquelles ne serpentaient plus que de maigres sentiers trop étroits pour laisser passer plus d'une personne à la fois ; on voyait même des entrées de bâtiment – elle en avait remarqué quelques-unes pendant sa course – autour desquelles la neige était désormais intacte et propre, vierge de toute empreinte humaine.

Enfin parvenue tout près du véhicule – sans lâcher le solide rectangle de carton qui lui tenait lieu de coupon alimentaire –, elle essaya de se rapprocher autant que possible du superviseur, un homme maussade au visage protégé par un masque à gaz noir de l'armée, qui empoignait des caisses grises, toutes identiques, dans la benne du camion, et les jetait au sol, en répétant à intervalles réguliers la même phrase monotone, à peine articulée : « Un par un. Un par un, j'ai dit. Reculez d'un pas. Reculez, madame » ; elle, tout en s'efforçant de ne pas toucher qui que ce soit parmi les personnes attroupées autour de son camion, de ne pas effleurer quiconque de sa manche ou d'un pan de son manteau, songea tout à coup : *Il ne pourra pas ouvrir la porte. Si quelque chose se produit maintenant ou sur le chemin du retour, pendant que nous transportons ces foutues caisses impossibles à dissimuler, ce qui revient à hurler : « Regardez, j'ai de la nourriture » alors que nous sommes désormais sans Youra (on peut d'ailleurs considérer que Youra n'est*

*plus de ce monde)... Donc si quelque chose m'arrive – si je ne reviens pas –, il ne pourra pas ouvrir la porte. Et personne ne viendra le chercher.* Cette pensée l'avait poussée à courir encore plus vite sur le chemin du retour, malgré la lourde boîte malcommode qu'elle trimbballait, et sa voisine, le même chargement à bout de bras, avait eu toutes les peines du monde à la suivre.

Elle se rua chez elle, ôta son manteau et réprima pour la énième fois le désir aigu et quasi irréprensible de jeter le vêtement sur le palier, derrière la porte, afin qu'aucune molécule du dehors, de l'air étranger et dangereux du dehors, ne s'incruste ici, dans leur unique refuge ; ensuite, après avoir crié en direction de la pièce : « J'arrive, ne sors pas ! », elle se lava les mains et le visage, frotta au savon de ménage l'épais rectangle de gaze qui lui tenait lieu de masque et s'effiloçait déjà sur les bords, puis pensa : *Mon Dieu, heureusement qu'il y a de l'eau, il ne manquerait plus qu'ils nous la coupent.* Seulement après, elle s'approcha enfin de son fils pour humer le sommet de son crâne et déclarer : « Tu vois, je n'ai pas mis longtemps. Tu as faim ? » Il était assis par terre, penché sur une pile de journaux, et ne leva même pas la tête pour la secouer. « Non, je suis occupé. Pas maintenant. »

Elle ne sortit plus après cela. À la fin de la semaine, quand sa voisine vint frapper et appela : « Irina ! Irina ! Comment ça va ? », elle ne put même pas se contraindre à s'approcher de la porte pour lui expliquer pourquoi elle ne sortirait plus. Elle ne pouvait plus, un point c'est tout, retourner là-bas, puis revenir

en rapportant sur elle cette peste invisible et gluante dont il était impossible de se débarrasser et encore moins de se sauver. Aussi resta-t-elle sur son canapé, amorphe, pendant tout le temps que la voisine frappa et l'appela ; puis, remarquant le regard étonné de son fils, elle approcha un index de ses lèvres en s'efforçant de sourire : « Chut... On dirait qu'on se cache et qu'on ne serait pas à la maison. » À cette époque-là, pareil silence derrière une porte ne s'interprétait que d'une seule façon, et la voisine tira manifestement la conclusion qui s'imposait, parce qu'elle l'entendit marmonner : « Mon Dieu, mon Dieu » avant que ses pas pressés s'éloignent dans l'escalier.

À la fin de la première semaine, il ne restait presque rien du carton qu'elle avait rapporté le dernier jour – un paquet de sarrasin entamé, quelques boîtes de corned-beef et une de maïs doux. Heureusement, le gamin n'avait jamais eu beaucoup d'appétit, et elle estima qu'il aurait de quoi manger pendant quatre jours à peu près, si elle-même cessait complètement de s'alimenter. Dans le placard de ma cuisine, elle découvrit des biscottes rassies au vieux goût de papier, ainsi que de la farine – un paquet presque plein ; elle fondait de grands espoirs sur cette farine, qui permettait de confectionner des crêpes pâles, fines et décolorées. *Quatre jours*, se dit-elle, *j'ai quatre jours devant moi, et à ce moment-là, s'il n'y a rien de nouveau, il sera toujours temps que je réfléchisse à la suite.*

Sergueï appelait tout les jours, le matin et le soir, et demandait chaque fois : « Ça va, vous deux ? Vous êtes prudents ? Qu'est-ce que vous mangez ? » Et elle n'osait pas lui avouer qu'elle avait encore laissé passer une distribution de nourriture et s'appêtait à manquer aussi la suivante, parce qu'il aurait sans doute cherché à la persuader de son erreur, alors qu'elle savait de façon certaine

avoir adopté la bonne conduite, qu'il ne fallait ni sortir ni ouvrir sa porte. Le lundi en effet, elle avait monté la garde toute la matinée, l'œil rivé au judas, la respiration bloquée comme si l'air filtrant à travers le capitonnage de cuir pouvait constituer une menace, et elle n'avait aperçu personne, alors que c'était un jour où passait le camion de marchandises – l'escalier était resté désert, elle n'avait même pas entrevu la voisine, celle qui était venue frapper à sa porte quelques jours plus tôt.

Il aurait été inutile de raconter tout cela à Sergueï, il n'aurait rien compris de toute façon, il n'aurait pu se figurer la situation depuis l'endroit où il se trouvait, au-delà de la quarantaine. Elle s'efforçait de répondre par monosyllabes et finalement, elle le pria de ne plus appeler qu'une seule fois par jour – le soir – et de s'en tenir à de brèves conversations – quelques secondes – parce qu'elle ignorait combien de temps fonctionnerait son téléphone ; sans savoir pourquoi, elle avait l'impression que chaque appel puisait dans le stock mystérieux et limité des sonneries de l'appareil. Il disait : « Irina, je suis venu aujourd'hui, mais on m'a refoulé, encore une fois. Ne t'inquiète pas, il suffit d'attendre un peu, je vais trouver une solution, le plus important c'est de vous montrer prudents », et elle pensait : *Ça, pour être prudents, on est sacrément prudents, sauf qu'il ne nous reste plus qu'une boîte de corned-beef et un peu de farine, et que devant l'entrée de l'immeuble, visible depuis la fenêtre de ma cuisine, ça fait déjà plusieurs jours que personne n'a laissé la moindre empreinte*, mais elle s'abstenait de l'énoncer parce que ces sonneries, qui lui indiquaient l'écoulement d'une nouvelle journée, et la voix angoissée de Sergueï dans le combiné ne lui étaient plus d'aucun secours, elles parvenaient juste à l'irriter.